

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes

Stéphane Aquin

Volume 20, Number 3 (117), May–June 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60059ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Aquin, S. (1978). Poèmes. *Liberté*, 20(3), 51–56.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1978

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Poèmes

STÉPHANE AQUIN

Stéphane Aquin a dix-huit ans. Il a vécu à Montréal, San Francisco et Fribourg, avant de venir à Ottawa, où il achève ses études secondaires. Marqué surtout par Catulle, Apollinaire et Eluard en poésie, Paul Klee en peinture, il écrit depuis un peu plus d'un an. Les poèmes qui suivent sont les premiers qu'il publie. Nous pensons qu'ils méritent d'être lus, pour ce qu'ils sont autant que pour ce qu'ils annoncent.

FRANÇOIS RICARD

1

Mon coeur seul
Du tranchant de rasoir s'effondre
Dans les deux espaces vides
Que la lame a laissés

2

Alors qu'au loin je vois mourir mes sombres vierges, des croix de métal et de froides roses éclatent, dans un ciel où la mer, souffrante, se mire. De la lune sanglante les rêves s'enfuient, vers l'azur de naufrages inhumains.

En eux mon coeur — que de tristes prisons d'écume enclavent en la mouvante nuit — mon coeur, sans cesse agressé par le mal des aubes, étire ses mains livides, en vain ! sur la mer d'amour détruite.

3

MER

Douleur d'envers mes solitudes

En la mer la détruite

Fuir

La mer vaste roulis de sanglots

Tristes tours aux sombres malaises
et qui tombent

Mer

frayeur immense

L'inépuisable chute

4

Vivre en toi la mort
Au centre même de la vie
Le rêve qui perce le coeur de tes paupières
La peine l'étrange peur
Que voile un geste de silence
Violent comme l'aube
Frêle et blanc comme une mer de délires

5

Je n'étreins pas ton corps effrayé
Nuit de désordre ô mes membres immenses
Désirs déments ta fureur chavire
O ma mort mentale

6

Pourquoi me faire tant mal
Je n'ai pas touché tes mains

Mes pleurs sont plus à pleurer
que mes peines

7

Vois tu n'es pas seule
Mes mains pleurent elles aussi
Quand tu n'es pas là
Quand Elle n'est plus là

Et je devrai t'oublier

8

Mais c'est toute la mer à boire
que de t'oublier Ainsi t'oublier
Sans naufrage

9

Mon oeil est noir et tes lèvres sont toutes blanches. Tu as longtemps peiné pour cette dernière nuit, car tes lèvres sont toutes blanches, et la terre est aussi dure qu'une armée de lumières quand il fait nuit sur nos corps, et que mon oeil est noir.

10

Mourir au chant des Sirènes
La mer est douloureuse et l'aube
dépeuplée de mes monstres

11

Et toi tes paupières insensées
qui battaient l'enfer tragédie
d'un soir où tout était vaincu

12

Nuits d'angoisse où ma mère pleurait
Moi je cherchais mon Pays dans les draps
mais c'était des fantômes
et j'en mordais mes mains de peur
et j'aurais tant voulu hurler

Ma mère tu vas mourir ma mère
ma mère tu vas mourir
et je serai seul ma mère
Ne me laisse pas mourir seul

Mais c'était tout un Pays
que nous avions perdu